

Chapitre 3 – Le héros romantique

Table des matières

Chapitre 3 – Le héros romantique	1
Texte 1 Constant, <i>Adolphe</i> , 1816, p.100	2
Texte écho Mme de Staël, <i>Corinne ou l'Italie</i> , 1807, p.101	4
Texte 2 Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i> , 1830, p.102	5
Texte 3 Dumas, <i>Pauline</i> , 1838, p.104	8
Texte écho Flaubert, <i>Madame Bovary</i> , 1857, p.105	10

Texte 1 Constant, Adolphe, 1816, p.100

Dans ce roman autobiographique, Benjamin Constant transpose sa liaison avec Madame de Staël, ici Ellénore. Il analyse les ressorts de la passion et la place de l'amour propre.

Ellénore, lui écrivais-je un jour, vous ne savez pas tout ce que je souffre. Près de vous, loin de vous, je suis également malheureux. Pendant les heures qui nous séparent, j'erre au hasard, courbé sous le fardeau d'une existence que je ne sais comment supporter. La société m'importune, la solitude m'accable. Ces
5 indifférents qui m'observent, qui ne connaissent rien de ce qui m'occupe, qui me regardent avec une curiosité sans intérêt, avec un étonnement sans pitié, ces hommes qui osent me parler d'autre chose que de vous, portent dans mon sein une douleur mortelle. Je les fuis ; mais, seul, je cherche en vain un air qui pénètre dans ma poitrine oppressée. Je me précipite sur cette terre qui devrait
10 s'entrouvrir pour m'engloutir à jamais ; je pose ma tête sur la pierre froide qui devrait calmer la fièvre ardente qui me dévore. Je me traîne vers cette colline d'où l'on aperçoit votre maison ; je reste là, les yeux fixés sur cette retraite que je n'habiterai jamais avec vous. Et si je vous avais rencontrée plus tôt, vous auriez pu être à moi ! j'aurais serré dans mes bras la seule créature que la nature ait formée
15 pour mon cœur, pour ce cœur qui a tant souffert parce qu'il vous cherchait, et qu'il ne vous a trouvée que trop tard ! Lorsqu'enfin ces heures de délire sont passées, lorsque le moment arrive où je puis vous voir, je prends en tremblant la route de votre demeure. Je crains que tous ceux qui me rencontrent ne devinent les sentiments que je porte en moi ; je m'arrête ; je marche à pas lents : je retarde
20 l'instant du bonheur, de ce bonheur que tout menace, que je me crois toujours

sur le point de perdre ; bonheur imparfait et troublé, contre lequel conspirent
peut-être à chaque minute et les événements funestes et les regards jaloux, et
les caprices tyranniques et votre propre volonté ! Quand je touche au seuil de
votre porte, quand je l'entr'ouvre, une nouvelle terreur me saisit : je m'avance
25 comme un coupable, demandant grâce à tous les objets qui frappent ma vue,
comme si tous étaient ennemis, comme si tous m'enviaient l'heure de félicité
dont je vais encore jouir.

Benjamin Constant, *Adolphe*, 1816.

Texte écho Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, 1807, p.101

Corinne raconte les amours d'une poétesse italienne et d'un Lord anglais, Oswald Nelvil. Ensemble, ils traversent l'Italie. Mais leur passion est sans cesse assombrie par le doute.

– Ah ! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. – Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon cœur ; si
5 votre douce présence m'a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort ; que deviendrai-je ? ...

– Laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d'un jour que j'ai produite sur vous durera plus qu'un jour. Si nos
10 âmes s'entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu'il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentiments ; nous goûterons toujours ainsi quelques moments de bonheur. –
En achevant ces mots, Corinne descendit, et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu'elle admettait la possibilité d'un demi-sentiment, d'un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont
15 elle s'était exprimée, et il en fut blessé.

Germaine de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Livre 5, chapitre 1, 1807.

Texte 2 Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830, p.102

Julien Sorel a été condamné à mort pour avoir tiré sur son ancienne maîtresse, Madame de Rênal, qui n'a été que blessée. L'extrait clôt le roman et scelle la destinée des trois personnages principaux.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué¹ : Pour de l'émotion, je ne puis en répondre ; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas ; mais de la peur, non on ne me verra point pâlir.

5 Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde² et Mme de Rênal. Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites
10 de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de Mme de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

Qui sait ? peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans
15 cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle
ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... Eh bien ! ces
20 bons congréganistes³ de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils

te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon.

25 Elle avait le regard et les yeux égarés.

– Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole⁴ et de Marguerite
30 de Navarre⁵ lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

35 Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière⁶ et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un
40 nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

45 Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de

son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais, en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse⁷. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830.

1. Ami de Julien.
2. Le grand amour de Julien.
3. Membres d'une communauté religieuse.
4. Ancêtre de Mathilde et amant de la reine Marguerite de Valois, qui enterra elle-même la tête de son amant, Boniface, après sa décapitation.
5. Appelée aussi Marguerite de Valois ou la reine Margot, première femme d'Henri IV.
6. Cercueil.
7. De ne pas se suicider.

Texte 3 Dumas, *Pauline*, 1838, p.104

Pauline raconte à son ami Nerval les raisons de son malheur et revient sur sa rencontre avec Horace de Beuzeval, un personnage à la fois fascinant et inquiétant.

Il nous raconta ses courses dans le golfe du Bengale¹, ses combats avec les pirates malais² ; il se laissa emporter à la peinture brillante de cette vie animée, où chaque heure apporte une émotion à l'esprit ou au cœur ; il fit passer sous nos yeux les phases tout entières de cette existence primitive, où l'homme dans sa liberté et dans sa force, étant, selon qu'il veut l'être, esclave ou roi, n'a de liens que son caprice, de bornes que l'horizon, et lorsqu'il étouffe sur la terre, déploie les voiles de ses vaisseaux, comme les ailes d'un aigle, et va demander à l'océan la solitude et l'immensité ; puis, il retomba d'un seul bond au milieu de notre société usée, où tout est mesquin³, crimes et vertus, où tout est factice, visage et âme, où, esclaves emprisonnés dans les lois, captifs garrottés⁴ dans les convenances, il y a pour chaque heure du jour de petits devoirs à accomplir, pour chaque partie de la matinée des formes d'habits et des couleurs de gants à adopter, et cela sous peine de ridicule, c'est-à-dire, de mort ; car le ridicule en France tache un nom plus cruellement que ne le fait la boue ou le sang.

Je ne vous dirai pas ce qu'il y avait d'éloquence amère, ironique et mordante contre notre société dans cette sortie du comte ; c'était véritablement, aux blasphèmes près, une de ces créations de poètes, Manfred⁵ ou Karl Moor⁶ ; c'était une de ces organisations orageuses se débattant au milieu des plates et communes exigences de notre société ; c'était le génie aux prises avec le monde, et qui, vainement enveloppé dans ses lois, ses convenances, et ses habitudes,

les emporte avec lui, comme un lion ferait de misérables filets tendus pour un renard ou pour un loup.

J'écoutais cette philosophie terrible, comme j'aurais lu une page de Byron⁷ ou de Goethe⁸ ; c'était la même énergie de pensée, rehaussée de toute la puissance
25 de l'expression. Alors cette figure si impassible avait jeté son masque de glace ; elle s'animait à la flamme du cœur, et ses yeux lançaient des éclairs.

Alexandre Dumas, *Pauline*, 1838.

1. Mer située à l'est de l'Inde.
2. Originaires de Malaisie.
3. Médiocre, sans grandeur.
4. Prisonniers.
5. Héros du poème éponyme de Byron (1817). Retiré dans la montagne après avoir tué sa bien-aimée, Manfred est l'incarnation du type romantique.
6. Héros du drame de Schiller, *Les Brigands* (1781).
7. Écrivain britannique, qui eut une influence immense sur la génération romantique.
8. Écrivain romantique allemand, auteur du roman *Les Souffrances du jeune Werther* (1774) et de la pièce *Faust*.

Texte écho Flaubert, *Madame Bovary*, 1857, p.105

La jeune Emma Bovary s'abîme dans la lecture de romans.

Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons¹ qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles² au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs
5 braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes³. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se graissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott⁴, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux
10 manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives⁵, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

1. Cocher.

2. Canots.

3. Vases.

4. Romancier anglais (1771-1832) qui écrivit un grand nombre de romans historiques.

5. Ornement de l'architecture gothique.